

ÉCHO

de SAINT-LOUIS

des CARMES

de BREST "intra-muros"

Nos Morts - Nos Consolations

« Après le combat, Judas Macchabée faisait une collecte pour offrir un sacrifice pour les péchés des morts... Pieuse et salutaire pensée... Il croyait à la résurrection... »
(II. Macch.).

« Nous ne voulons pas, mes frères, que vous ignoriez ce qui regarde ceux qui sont endormis dans la mort, afin que vous ne vous attristiez pas, comme les autres hommes qui n'ont pas d'espérance. Car si nous croyons que Jésus est mort et ressuscité, nous devons croire aussi que Dieu amènera avec Jésus ceux qui se seront endormis en lui. »
(I. Thess.).

« En ces jours-là, j'entendis une voix du ciel qui me disait : « Ecris : Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur, par ce que, dit l'Esprit, ils vont aussitôt se reposer dans le Seigneur : car leurs œuvres les suivent... »
(Apoc.).

« Si vous aviez été là, mon frère ne serait pas mort. — Martine, votre frère ressuscitera. — Je sais. — Au dernier jour. — Je suis la résurrection et la vie; celui qui croit en moi, lors même qu'il serait mort, vivra. Et quiconque vit et croit en moi ne mourra point pour toujours... »
(Joa.).

« En ce temps-là, Jésus dit à la foule : « Tout ce que mon Père me donne viendra à moi, et je ne rejeterai point celui qui vient à moi. Je suis descendu du ciel... pour faire la volonté de celui qui m'a en-

« voyé. Or, la volonté de mon Père qui m'a envoyé est que je ne perde aucun de ceux qu'il m'a donnés... est que quiconque voit le Fils et croit en lui ait la vie éternelle... »
(Joa.).

« En ce temps-là, Jésus dit à la foule : « Je suis le pain vivant qui est descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement... et je le ressusciterai au dernier jour... »
(Joa.).

(En feuilletant l'Office des Morts.)

Une fleur de sainteté

Elle s'appelait Mlle Sabran, et était professeur.

— Elle portait l'empreinte de Dieu sur elle.

— Je me souviens qu'elle nous dit un jour : « Je voudrais éveiller en vous l'inquiétude, non pas cette inquiétude malsaine et malade qui stérilise toute activité, mais l'inquiétude des saints, celle qui fera de vous des chercheuses d'idéal, des femmes insatisfaites par les petits plaisirs de la vie... »

— Cet accord entre sa pensée et sa vie, ce goût de l'Absolu, et cette horreur du compromis nous enthousiasmaient. L'équilibre de sa vie nous était la preuve qu'elle avait trouvé la vraie voie. Nous sentions en elle comme une source...

— Cette ardeur qu'elle savait nous communiquer pour la découverte du vrai, et aus-

si cet amour dont nous la sentions si pénétrée pour ses élèves, nous avaient toutes immédiatement conquises.

— Elle nous a conduites au point de départ et nous a donné l'élan... « ad Deum qui laetificat juventutem meam... ». Dieu était visiblement source de joie et de jeunesse pour elle; car, nous le sentions toutes, c'était la profondeur de sa vie religieuse qui la faisait proche de chacune de nous, tellement compréhensive, tellement humaine, et si étonnamment lumineuse, si profondément savante.

— Elle nous a fait participer d'une façon étonnante à la grande intuition de la Métaphysique occidentale, magnifiquement éclairée par le thomisme.

— « Priez, disait-elle, pour que le silence, l'éternel silence de la Trinité, m'envahisse, me couvre, me cache... »

« J'ai trop cédé à la tentation de ma vie actuelle : parler, écouter, trop... je suis trop en illusions, en abstractions et pas assez dans le réel.

« Vivre sa philosophie, vivre, déborder d'activité.

« Dénouement intérieur, toute à sa tâche, détachement de soi, pénible, c'est déjà une forme d'immolation, et si vraie, parce que si détachante... »

« C'est si facile à comprendre que le bien que nous devons faire aux âmes doit s'acheter de notre mort, et d'une mort sur la Croix.

« Mais toute Passion s'achève en alleluia.

« La bonté du Père assure un avant-goût de béatitude... »

A Pâques 21 : « Ma grande sœur bien-aimée, qu'un seul Alleluia d'amour et de joie tout divin jaillisse de nos deux âmes!... Ce que nous ne voyions ni ne comprenions le Vendredi-Saint au soir, cette radieuse aurore de Pâques nous le fait entrevoir : notre mort (quotidienne) servira de base à la vie du Christ en nous. Si vous saviez comme Il a donné surabondamment à ma misère ce dont elle était altérée... Il s'est donné, Lui, la Vie infinie et l'Amour sans limite... »

Et elle faisait sa Prière :

« Pauvres maîtres de la terre, nous vous demandons,

« O vous qui êtes le Maître, le goût du service des autres,

« Faites-nous accepter cette relative pauvreté que Vous nous avez donnée en partage, et devenir vraiment pauvres en esprit, amis de la pauvreté et comprenant son efficacité.

« Donnez-nous de pénétrer de charité la vie de communauté que notre profession nous impose.

« Donnez-nous de croire fortement à la seule efficacité, non pas de nos efforts et de nos paroles, mais de votre grâce agissant dans les âmes.

« Nous avons voulu être les serviteurs de l'esprit humain. Nous voulons être les disciples fidèles de votre Esprit.

« Que Celui-ci nous inspire, nous aide et nous garde. »

(En feuilletant des Témoignages actuels.)

ÊTRE SAINT

Un jour le semeur sortit pour semer,
pour semer à travers toute la terre,
Pour semer à travers tous les siècles...

Et la semence de sainteté tomba dans l'âme de Paul,
et de beaucoup d'autres apôtres,

Et dans l'âme de Blandine,
et de beaucoup d'autres martyrs,

Et dans l'âme des confesseurs, des vierges,
des pontifes, des abbés, des saintes femmes...

Et la semence de sainteté tomba dans l'âme
de François d'Assise et de Claire,

Et de Jean Bosco et de Thérèse de l'Enfant Jésus,
dans l'âme de Bernadette, la petite bergère...

Et la semence de sainteté continue de pleuvoir
dans les âmes des mineurs, des débardeurs,
des mendiants, des métallos, des imprimeurs,
des comptables, des dactylos et des coutesses,
et des actrices et des chanteuses et des marchandes de poisson...

Tous les grains ne germent pas,
Mais la moisson s'annonce magnifique.

(En feuilletant le Missel jociste.)

Foyers de Sainteté et de Consolation

Ce sont nos églises.

Nos églises paroissiale, épiscopale, papale. La petite église parmi nos maisons; l'église cathédrale, l'église de notre Evêque; la métropole du monde catholique, la cathédrale du Père commun des fidèles, Saint-Jean de Latran.

Trilogie sacrée, qui doit nous être chère, et être chère à tous les enfants de toute l'Eglise catholique, et que la liturgie, aux alentours de la Toussaint et des Morts, en octobre et en novembre, met justement en relief.

Dédicace de la basilique du Saint-Sauveur, consécration de l'église cathédrale, consécration ou bénédiction de l'église paroissiale, la liturgie en marque l'anniversaire.

Chaire de Pierre, du Pasteur, du Père, du grand-prêtre de la famille catholique; chaire de l'Evêque, du Pasteur, du Père, du grand-prêtre de la famille diocésaine; chaire du Curé, du Pasteur, du Père, du Prêtre de la famille paroissiale.

Tous les catholiques sont les enfants du Pape, vicaire du Christ, et doivent vivre spirituellement de sa doctrine et de son sacerdoce.

Le foyer central de cette famille catholique, l'expression sensible de cette unité dont le Pape est le principe et l'âme, c'est l'église du Pape, son siège, sa cathédrale, est là, et dans le monde entier il n'y en aura pas d'autres que ceux qu'il érigea soit directement, soit indirectement; pour y monter, il faudra naître de son sacerdoce.

L'église du Pape est l'église-mère; sa chaire, son autel sont les sources de vie où tous doivent s'alimenter.

L'église de l'Evêque est foyer spirituel elle-même, parce qu'elle est filiale de l'église du pape.

Et l'église paroissiale aussi, pour autant qu'elle est une filiale de l'église de l'Evêque du diocèse.

Anniversaires de dédicace, de consécration, de bénédiction, c'est l'heure pour la famille catholique, la famille diocésaine, la famille paroissiale, honorant leurs toits paternels, de reprendre conscience plus vive de la grande réalité hiérarchique qui les attache au Saint Sauveur, à Jésus lui-même le divin Docteur et le divin grand-prêtre, et qui fait en conséquence de leurs églises des foyers de sainteté et de consolation.

VAGABONDS AILÉS

Le citoyen est généralement moins attentif que l'homme des champs aux spectacles de la nature et aux mouvements de l'atmosphère. Ses occupations, en effet, le contraignent à une vie plus agitée et son horizon est le plus souvent borné par l'étroitesse de ses rues. Le paysan, au contraire, qui mène une existence plus calme, évolue dans des espaces aux horizons parfois illimités et à qui, en raison même des travaux à entreprendre — labours, semailles, récoltes — il importe de prévoir le temps, interroge plus volontiers le ciel. Il lui arrive ainsi de connaître des événements et de surprendre des spectacles insoupçonnés de la plupart des autres hommes. Il connaît les étoiles, se préoccupe des phases de la lune et il sera le premier à remarquer, sous les nuages bas d'un jour gris d'automne, le passage, en formation de voyage, d'une troupe d'oiseaux migrants.

Cependant, quelque indifférents que nous soyons aux phénomènes saisonniers, nous n'avons pas manqué, dernièrement, de constater un vide dans notre ciel. Il y manque, en effet, les gracieuses évolutions des hirondelles qui, naguère encore, y désinfectaient de capricieuses arabesques ou passaient, rapides comme des flèches, le long de nos rues. Elles sont parties, et leur départ semble pour nous présager la fin de la belle saison. Pourtant d'autres avertissements nous avaient été donnés antérieurement. Les martinets, ces farouches oiseaux au vol puissant et rapide, nous ont quittés à la fin de juillet. Avant eux, le coucou s'était envolé et, en plein cœur de l'été, les déplacements discrets, de buissons à buissons, de petites troupes d'oiseaux étaient déjà des départs annonciateurs.

Les ailes fragiles ne peuvent franchir d'un seul bond de grands espaces. C'est pourquoi ces petits oiseaux prennent le départ assez tôt pour être assurés de trouver leur subsistance tout au long de la route et parvenir ainsi, par courtes étapes, au terme de leur grand voyage avant le retour des grands froids.

De tout temps, le déplacement périodique des oiseaux a fait rêver les hommes. Mais, non contents de s'en émerveiller, ils

se sont posés à ce sujet des questions auxquelles ils ont essayé de trouver des réponses satisfaisantes : pourquoi les oiseaux nous quittent-ils ? Où vont-ils ? Comment connaissent-ils leur route ?... Chose remarquable, ici comme ailleurs, la science ne détruit pas la poésie.

La question de savoir où hivernent nos vagabonds ailés n'a pu être résolue qu'après l'établissement des stations d'étude et de baignage installées le long des principaux parcours suivis par les migrants et dont la plus importante, je crois, se trouve à Rossiten, au Danemark.

Nous savons maintenant que la cigogne et l'hirondelle gagnent l'Afrique du Sud et, pour y arriver, parcourent par conséquent quelques 9.000 kilomètres. Le coucou et le martinet vont jusqu'aux Indes et ceci explique un départ à première vue prématuré. Des oiseaux d'eau couvrent près de 18.000 kilomètres pour descendre des régions septentrionales vers les îles Falkland, la Patagonie, l'Australie ou la Nouvelle-Zélande, et le pluvier doré franchit 3.000 kilomètres sans survoler aucune terre pour se rendre de l'Alaska aux îles Hawaï. Des vanneaux huppés bagués en Angleterre ont été retrouvés à Terre-Neuve. A ce propos, il convient de remarquer, pour être juste, que, sans être à proprement parler des oiseaux aquatiques, les pluviers et les vanneaux savent nager et peuvent, par conséquent, se poser sur l'eau. Il n'empêche que la performance est admirable. Quant aux hirondelles et aux martinets, la souplesse ou la puissance de leur vol leur permet de survoler sans escale de grandes étendues d'eau comme la Méditerranée ou la mer d'Oman. Mais que penser de la calotte et du râle des genêts, alourdis de graisse en automne, mauvais voiliers par surcroît, lesquels cependant hivernent en Afrique du Nord et au Maroc ! Ces oiseaux lourds descendent le long des côtes de l'Italie ou de l'Espagne et beaucoup sont victimes, en cours de route, des phares dont la lumière les attire comme la lampe fascine la noctuelle ou la phalène.

Le sens de l'orientation demeure jusqu'ici une énigme pour le naturaliste. Quelles sont les facultés, quels sont les

sens qui entrent en jeu ? Par quelle mystérieuse boussole sont-ils guidés ? Pourtant le fait est là, incontestable : l'oiseau se dirige, même de nuit, sans hésitation, avec autant, sinon plus de sûreté que le pilote d'avion le plus expérimenté, nanti des instruments de navigation les plus perfectionnés. On a parlé de réminiscences visuelles, de radiations telluriques, de phénomènes particuliers d'induction. L'oiseau posséderait des facultés inexistantes chez l'homme, des super-sens... Autant dire que nous n'en savons rien et force nous est de conclure humblement que l'oiseau est conduit par son instinct dans lequel entre l'attrait puissant des lieux où s'accomplit la reproduction.

Le déplacement, d'ailleurs subordonné au temps qu'il fait, s'opère par étapes dont la longueur peut varier d'un jour à l'autre, et par troupes plus ou moins nombreuses, voire isolément. Chaque espèce a évidemment ses habitudes et voyage, tantôt du lever du jour jusque vers midi, tantôt du crépuscule à l'aube. Il faut bien se reposer et chercher sa nourriture !

D'après des observations faites par des aviateurs la vitesse horaire des canards se situe aux environs de 90 kilomètres; celle des martinets atteint de 250 à 320 kilomètres. Pour ses pérégrinations l'oiseau se tient le plus souvent à médiocre altitude : 30, 100, 350 mètres, rarement au-dessus de 1.000 mètres. Cependant, des canards ont été observés, franchissant des montagnes, à 2.250 mètres, des grues et des condors se sont montrés à 6.000 mètres et, aux Indes, un aviateur a pu photographier des oies sauvages à 8.700 mètres.

Les hirondelles sont parties. Cependant, dans notre région, un certain nombre de représentants du petit monde emplumé nous reste attaché toute l'année. Aussi nos champs, nos bois, nos jardins dépouillés seront-ils encore animés et égayés pendant la mauvaise saison par les allées et venues, furtives et muettes, il est vrai, du pinson, de la mésange, du merle et de la fauvette. Deux même d'entre nos amis ailés ne taisent jamais leur voix et vous pourrez entendre au jardin, sous la pluie, le délicat rouge-gorge flûter ses ritournelles menues ou, à la ferme, sur un tas de fagots recouvert par la neige, le troglodyte, minuscule boule fauve, rouler ses puissants trilles.

Pour peu que vous soyez sensibles aux petites joies de la vie, ce spectacle et ces voix seront pour vous un réconfort.

VAL-ANDRYS.

Colonie « Air et Santé » à Saint-Pol (Suite)

La nuit sur la paille enchantait tout le monde, du moins au début : c'était si amusant de s'enrouler dans sa couverture, de se faire ligoter par un moniteur complaisant, puis ensuite de jouer au ver de terre tronçonné en se tortillant avec une fureur riieuse et d'engager avec le voisin un duel tout spécial puisque tout le corps n'était plus qu'un long saucisson blanc. La nuit elle-même ? Hum ! Beaucoup n'osèrent pas avouer qu'ils préféraient leurs lits, mais leurs visages défaits renseignaient les plus crédules... La messe fut dite dans l'ancienne église abbatiale dont on n'aperçoit plus que quelques pans de mur dépassant les dunes envahissantes, mais dont l'abside réparée protège un autel surmonté de la statue de sainte Anne.

Un bain, des jeux de plage suivirent, avec

la participation bruyante de Laulau, Jacques et Popaul, trois jeunes gens plus chahuteurs que les gosses, frères des moniteurs. L'après-midi, le phare reçut notre visite; subitement intéressés par les problèmes d'acoustique, grands et petits, même Fox y allèrent de leur petit solo... tous ensemble. Ce fut un tonnerre de Brest; et les malins affirmaient ensuite que la magnifique tour de 45 mètres, prise de vertige, oscillait comme un pendule. Le soir, tout le monde était sainement fourbu. Un sommeil de douze heures vint à point réparer les fatigues d'une telle journée.

Le 15 août, nous vit à Roscoff. Les colons furent émerveillés par le suisse majestueux qui, en soutane rouge le matin, en grand uniforme l'après-midi pour la bénédiction de la mer, précédait le clergé et les fidèles pour les processions. Au retour, arrêt dans un couvent de capucins pour admirer le plus grand figuier du monde qui étend ses ramures sur une surface de 300 mètres carrés, soutenu par 80 poteaux de ciment. Une source jaillit à ses pieds, mais ce géant, vieux de trois cents ans, la boit toute entière...

Roscoff nous revit pour écouter la chorale de Recouvrance, une vieille amie, venue donner un concert en faveur des sinistrés de la ville de Brest. Un jeu de nuit nous ramena à Saint-Pol, jeu de nuit qui opposa les deux escadres dans un combat curieusement semblable à un combat de nègres dans un tunnel.

M. le Supérieur de Saint-Louis vint nous rendre visite, accompagné de M. Ménez, économiste, et de MM. Cabon et Gélébart, professeurs. Ce fut un jour de régal...

Une luxueuse séance lyrique nous ramena à Roscoff. Tout d'abord, M. Sohler, avec une incomparable maîtrise, dirigea des bans et la noce à Aimée. Ensuite, on représenta un grand drame lyrique: « La Fille du Roi », chef-d'œuvre du genre, qui racontait les amours du prince Ben-Hur et de la séduisante Mata-Hari. Personne n'oubliera l'étonnante distribution: Jean Delaune, un ancien, incarnait le prince; André Layen figurait une ensorceleuse princesse javanaise, légèrement enrôlée; Pierre Kerbouch, en Ramona, un énigmatique sourire découvrant ses dents blanches, lançait de mortelles œillades à René Lastennet en jouvenceau hindou; Jacques Julien campait un ahurissant Gradlon, le roi au grand cœur, père de la malheureuse Mata-Hari; Laulau Bellec en Judas, traître sympathique malgré tout, rampait dans l'ombre inquiétante et rugissait son rôle, procurant des frissons d'épouvante aux spectateurs transis d'angoisse; enfin, M. Sohler, dans le rôle d'un grand-prêtre de Brahma, dominait tous les personnages de sa colossale stature. Les colons, assis en cercle, formaient le chœur comme dans la tragédie antique et, sous l'habile direction de M. Jean Bellec, chantaient sur l'air du « Gros Bill »:

« Et voilà Gradlon qui s'en va-t-en guerre, tout le long de l'île », modulaient en sourdine la chanson de Solveig, ou lançaient le chant victorieux de la résurrection finale.

Le public parut à la fois dérouté et enthousiasmé devant cette pièce « loufoque », pastiche grotesque du grand opéra.

M. Delauné, qui joua Ben-Hur avec tant de brio, est un cinéaste de talent. Armé de sa caméra, il a filmé des scènes typiques de la colo: lever, débarbouillage, rassemblement, bagarre générale... et inoffensive avec lances d'abordage, lever des couleurs, et enfin, quelques scènes de l'opéra... Tous les colons voudront se voir à l'écran et se promettent de rire en voyant leurs frimousses graves ou rieuses.

Bientôt la colo se terminera. Quand ces lignes paraîtront, elle ne sera plus qu'un souvenir, mais un souvenir bien cher et qu'on n'oubliera pas de si tôt.

Histoires de bêtes

Une queue s'allonge interminable le long du trottoir: « Qu'est-ce qu'on donne aujourd'hui à l'épicerie? », demande une commère à une autre commère. — « Ben, je n'en sais rien, répond celle-ci, mais j'ai pris mon tour, quand même, on verra bien. » — « Je vais faire comme vous: par ces temps de misère, faut pas laisser passer l'occasion d'avoir quelque chose, et puisque j'ai mes tickets... »

Jacqueline, sept ans, a entendu le colloque. Poliment, elle explique: « On donne le savon de supplément, madame, et maman est bien contente: mon petit frère salit tellement. Papa dit que plus tard on le mettra à ramoner les cheminées, comme cela il aura le droit d'être sale. »

Une piroquette, et Jacqueline rejoint sa mère, pas pour longtemps, une seconde piroquette et la voilà auprès d'une dame qui serre sur son cœur un minuscule toutou. paré entre les deux oreilles d'un nœud papillon bleu d'azur. L'animal s'agite, il voudrait rejoindre un confrère, fort occupé à déchiqueter un innommable débris recueilli dans le ruisseau, les restrictions atteignent les bêtes comme les humains. « Soyez sage, mon trésor, recommande la dame. Qu'est-ce que vous iriez faire avec ce vilain chien. Tenez, croquez ce biscuit, mon bijou. »

Un rire argentin fuse en cascade:

« Il est joli votre chien, madame, mais c'est drôle vous lui dites des choses comme aux petits bébés. »

Vexée, la dame embrasse son chéri et ne répond pas. Jacqueline continue:

« Vous avez des enfants, madame? Non? Pourquoi? »

— Jacqueline! appelle maman, justement inquiète.

La dame, mal inspirée, répond d'un ton tranchant: « Cela coûte trop cher d'avoir des enfants. »

D'abord suffoquée, Jacqueline se ressaisit: Elle proteste:

« Ça ne coûte rien d'avoir des enfants, puisque c'est le Bon Dieu qui les envoie, tandis que les chiens, il faut les payer et peut-être que le vôtre a coûté très cher? »

— Jacqueline! viens près de moi », ordonne maman.

Cette fois Jacqueline obéit, après avoir recolté un « Petite sotte! » bien senti.

Il y a des sourires dans l'entourage: « La vérité sort de la bouche des enfants », énonce un vieux monsieur. La dame au chien embrasse de nouveau son trésor avec un redoublement de tendresse, pour le consoler de l'incompréhension des gens sans cœur qui n'aiment pas les chiens.

Aimer les chiens, rien de plus naturel. Ce sont d'affectueux et fidèles compagnons, qui consolent, parfois, leurs maîtres de la malice et de l'inconstance des hommes. Encore faut-il les traiter en chiens et non en humains. La parole de Notre Seigneur à la Chananéenne revêt, du fait des événements, une saisissante actualité: « Il n'est pas bon de jeter le pain des enfants aux chiens. » Ce serait bien coupable de gâter ceux-ci aux dépens de ceux-là et le bis-

~~~~~

Rendons hommage à M. l'abbé Le Gall, qui assumait l'ingrate besogne administrative, à MM. les abbés Gourvennec, Bellec, aux intrépides moniteurs, dont le dévouement ne se départit pas une seconde à des postes divers mais également importants.

Et soient vivement remerciés M. le Supérieur et M. l'Econome de N.-D. du Creisker pour l'accueil et la sympathie qu'ils ont fort généreusement réservés à notre colonie « Air et Santé » 1947.

Pierre T.

cuit de la dame eut été plus à sa place dans la main de Jacqueline qu'entre les crocs du toutou.

Ne vit-on pas, l'hiver dernier, des chiens de luxe chaudement vêtus d'étoffes qui eussent mieux trouvé leur emploi à préserver du froid des petits? Ce qui fit dire à une grand-mère, outrée de voir un de ces privilégiés de la race canine, porteur d'un paletot de ratine bleue:

« Mon petit-fils n'en a pas autant pour ses dimanches. »

Aimons donc les bêtes avec bon sens. Les saints les ont aimées. Saint François d'Assise prêcha aux oiseaux et dompta le loup de Gubbio qui était une bien méchante bête; Saint Antoine de Padoue se fit écouter des poissons, un jour qu'à Rimini le peuple refusait de l'entendre. ce prodige lui amena d'ailleurs la plupart des récalcitrants, et il y eut, parmi eux, des conversions signalées. Qu'il s'agisse de bêtes domptées par eux ou de fidèles compagnons attachés à leurs pas, les saints sont très souvent représentés en compagnie d'animaux. Le chien de saint Roch guide toujours les fidèles vers son maître et nul n'ignore que la vue d'un cerf, portant une croix lumineuse entre ses bois, fit un grand saint d'un grand chasseur.

Les oiseaux semblent avoir eu pour mission de ravitailler les saints, menacés par la famine: c'est ainsi que saint Cuthbert reçut d'un aigle un magnifique poisson, lequel tomba du ciel fort à propos pour empêcher l'évêque, égaré dans la lande bretonne, de périr d'inanition.

Un corbeau portait à saint Paul l'ermite son pain quotidien, et la ration fut doublée le jour où vint saint Antoine. Heureux solitaires! Il est vrai que ce pain, arrosé d'eau claire, dut constituer tout le menu!

R. S.

## Après le Pardon du Folgoët

— Marianne! Tu as été au Folgoat, lundi toi?

— Bien sûr!

— Et combien de monde tu avais avec toi?

— On peut pas savoir!

— Hein?

— Dame! Puisque celui-ci dit 100.000, celui-là 75.000... et les journaux veulent se contenter avec 50.000 seulement... moi j'aime mieux dire qu'on peut pas savoir, tant c'était noir de monde!... Jamais on n'avait vu pareil.

— Et comment que tu es allée?

— A pied, comme toujours! Mais cette fois-ci, par exemple, j'étais partie la veille, qui était le dimanche, rapport à la petite qu'est pas trop costaud!

— Tu avais porté ta petite avec toi?

— Tiens! A quatorze ans, c'est pas dommage! Moi j'avais pas dix ans quand j'ai commencé d'aller avec ma mère!... Peuh!... pour 25 kilomètres... Partis vers les 4 heures de Brest, on était chez les cousins Colloc pour les 9 heures, alors! Le soir, bien entendu.

— Et tu n'étais pas éreintée?

— De quoi? Le pire, au moins, c'était pour dormir! Dans un lit clos qu'ils m'ont fourré! Pense un peu combien que j'étais là! Manque d'habitude, pas! Je t'assure que c'est pas par pénitence que j'étais à confesse dès 5 heures du matin!...

— A cette heure-là à l'église! Et tu as trouvé du monde?

— Ma Doué! Plus que j'aurais voulu à faire la queue devant le confessionnal! Même que je me suis laissée dire qu'ils étaient à plus de deux mille à faire la veillée toute la nuit!

— Ché ! Comme les gens sont courageux quand même !... Et les sermons, ils étaient beaux ?

— Très beaux ! Même le breton !

— Ah ! Et qu'est-ce « qu'il a dit » ?

— Ça je ne sais pas, vat ! Tu sais bien que je comprends plus assez le breton pour deviner !... Et le soir, l'Evêque, le nouveau, il a dit qu'il n'y a pas plus beau pardon que le Folgoat : parce qu'on prie en masse ! Le certain, c'est que jamais j'ai vu les gens aussi pieux !

— Pourquoi ?

— Pourquoi ?... Bien ! Tu es bonne, toi ! Tu trouves qu'il n'y a rien de spécial à demander à la Vierge, à ce moment ?? Tu vois pas clair ma parole ! A l'église du Folgoat, tiens, c'était pire qu'à Lourdes, devant la grotte ! Des gens à genoux, sur les dalles et tant et tant que moi qui aurais voulu embrasser le cœur de la sainte Vierge avant de rentrer à la maison, j'ai pas pu, ma pauvre fille ! J'aurais mis plus d'une heure rien qu'à arriver jusqu'au maître-autel !

— Et alors ?

— Alors ! J'ai planté tous mes cierges dans les bras d'un grand scout qui était en train de faire la police là près de la statue de sainte Thérèse et je lui ai glissé en douce : « Peux pas rester... mon car... vous m'attrez... à ma place... » Il a souri. Il a pris ma brassée de cierges Et il a continué à dire son chapelet comme avant.

Parce qu'il faut dire la vérité. Les paysans et les paysannes chantaient, ils disaient leur chapelet devant le monde... c'est l'habitude. Mais il y avait des bourgeois, des touristes même, qui priaient comme des paysans, avec leur chapelet et qui chantaient en breton, ouï ! pieux et des vrais chrétiens.

Claire STEPHAN.

## Maîtrise paroissiale

(6<sup>e</sup> article)

### Notions essentielles de base Progression à suivre

Ce que nous ferons chanter à nos maîtrises au fur et à mesure de son développement ? Prenons-la donc à zéro — ou presque — et suivons-la jusqu'à ce qu'elle ait atteint le stade idéal tel que nous le concevons.

Celui qui veut faire quelque chose va se trouver, à peu près partout, devant la situation suivante : un sacristain-chantre qui exécute, sans répétition aucune, l'Introït, la Communion et un vague Alleluia bissé, à moins que ce ne soit un premier verset de trait. Ce chantre entraîne les quelques hommes qui veulent bien le suivre, à travers quelques Ordinaires.

Un second chœur, filles de l'Ecole libre, Enfants de Marie et quelques bonnes dames, répondent à l'Ordinaire, mais se gardent de toucher au Propre et même de chanter avec les hommes, les réponses au célébrant.

Aux vêpres, c'est la même chose, avec un peu moins de monde, et toutes les fautes possibles aux médiantes et aux terminaisons.

Ce tableau est sombre, mais il est à craindre que la réalité le soit encore davantage dans beaucoup d'endroits. Il faut réagir. Que toutes les âmes éprises de la beauté du sanctuaire se groupent, examinent sincèrement ce qu'elles peuvent faire, fassent au moins cela, et le maintiennent.

Mais revenons à notre maîtrise débutante

et fixons tout de suite deux points importants : livre et répétition.

Il est indispensable qu'il y ait un livre unique dans une maîtrise, et le seul qui convienne réellement est le Paroissien numéro 800 avec signes rythmiques de Solesmes. Depuis quelques années, il existe une édition réduite, numéro 803 ; elle est convenable, mais insuffisante pour l'idéal que nous poursuivons.

Il faut au moins une répétition par semaine, d'une durée de une heure environ. Fixons-en tout de suite le jour, l'heure et le local, en dehors de l'église si possible.

Dès notre première répétition, répartissons les deux chœurs : voix d'hommes d'une part, le premier chœur ; voix de femmes et d'enfants, le deuxième chœur.

Le programme de cette répétition et de la suivante pourra être à peu près celui-ci :

Analyse des règles du chant de la messe inscrites en tête du paroissien ; elles sont claires, il faut s'y conformer strictement.

Explication des clés d'ut et de fa.

Chant de toutes les réponses au célébrant. Exiger ici un parfait ensemble : toutes notes égales, accentuation, finales adoucies, valeur relative des mots. La réponse recto-tono au « Dominus vobiscum » est souvent très mal chantée ; précisez que le premier mot important étant « spiritu », il n'y a pas à donner d'appui de la voix sur « cum », etc.

(A suivre.)

## De « La Semaine Religieuse »

### 1<sup>re</sup> OSTENSION DES RELIQUES DE SAINTE THERÈSE DE L'ENFANT JESUS.

A l'occasion du cinquantième de la mort de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, la chasne contenant les reliques de la sainte a entrepris un périple à travers les diocèses de France. Le but de ces manifestations thérésiennes est de provoquer chez les chrétiens un renouveau de ferveur et de demander à la sainte de Lisieux, que le Saint-Père Pie XII proclamait récemment comme seconde patronne de la France, appui et protection en faveur de notre pays malheureux.

La chasne visitera notre diocèse les 9, 10 et 11 novembre prochain. Elle ne s'arrêtera que dans quelques centres.

Elle sera le lundi 10 novembre :

A Landerneau, de 9 h. 30 à 14 heures ;

A Brest (église Saint-Michel), de 14 heures 30 à 17 heures ;

Au Carmel (Brézal), de 17 h. 30 à 19 heures.

Nul doute que la foule catholique brestoise n'accoure honorer les reliques et prier la grande sainte de Lisieux.

### 2<sup>e</sup> ERECTION

#### DE LA PAROISSE DU BOUGUEN

Par ordonnance du 15 octobre dernier, Son Excellence Mgr Fauvel a décrété l'érection, sur parties du territoire de Lambézellec et de l'ancienne paroisse de Saint-Louis, d'une nouvelle paroisse, sous le vocable de Notre-Dame du Bouguen.

Par décision épiscopale, M. l'abbé Louis Le Menn, anciennement vicaire au Piller-Rouge, a été nommé recteur de Notre-Dame du Bouguen, et M. Pierre Jullien, vicaire.

Nous n'oublions pas d'aider, de nos prières tout au moins, cette nouvelle paroisse à vivre et à assurer la sanctification de ses ouailles.

Le gérant : R. LE GALL

Imp. Commerciale du « Télégramme »,  
25, rue Jean-Macé, Brest

\*\*\*\*\*  
\* Dans le prochain numéro :  
\* « L'EDUCATION DE L'ENFANT »  
\* DANS LA FAMILLE \*  
\* par un papa et une maman de compétence fort admirable et admirée. \*  
\*\*\*\*\*

## Nouvelles des nôtres

### NOMINATIONS

— M. l'abbé Paul Le Gall, adjoint à l'école de Saint-Sauveur, est nommé adjoint à l'école de Saint-Martin de Morlaix.

— M. l'abbé Lespagnol, ancien vicaire des Carmes, recteur de Guissény, est nommé curé-doyen de Châteauneuf-du-Faou.

— M. l'abbé Le Guillou, ancien vicaire de Saint-Louis, recteur de Ploujean, est nommé recteur de l'importante paroisse de Roscoff.

Vives félicitations, et vœux de fécond apostolat.

### NAISSANCES

Jacqueline, deuxième enfant de M. et Mme Roger Le Verge, 5, rue Claude-Bernard, Saint-Marc (anciennement rue Lannouron), le 31 août.

Marie-Thérèse, deuxième enfant de M. Kermarrec et de Madame (née Denise Léon), le 8 octobre, à Porspoder.

— Claude, troisième enfant de M. Le Guen et de Madame (née Marie Le Hir), le 25 septembre, 20, rue de l'Observatoire, Brest.

— Maryvonne, 17<sup>e</sup> enfant de M. J. Berthelin et de Madame (née Annick Nielly), le 25 septembre, Castel-Régis, Brignogan.

— Christiane-Marie-Pierre, premier enfant de M. Bernicot et de Madame (née Anna Madec), le 11 septembre, à Lambézellec.

Joyeuses félicitations.

### FIANÇAILLES

Le 26 octobre, de Mlle Christiane Madec avec M. François Corlay, tailleur, à Kérinou.

Vives félicitations à la vaillante monitrice de « Joie et santé des jeunes brestoises ».

### DÉCÈS

— Mme Charles Kerninon, née Jeanne Le Lann, pieusement décédée le 11 septembre, en sa propriété à Argenton, dans sa 81<sup>e</sup> année.

— Annie, enfant de Mme et M. Mathieu Roussain, enlevée à l'affection des siens le 15 octobre. Baraque C-9, Poul-ar-Bachet, Brest.

— Mme François Rosuel, née Marie Férec, commerçante en papiers peints, décédée à l'âge de 59 ans, en son domicile, 12, rue Duguesclin, à Brest, le 8 octobre.

— M. François Rosuel, décédé à l'âge de 73 ans, en son domicile, 12, rue Duguesclin, Brest, le 23 octobre.

Des prières pour ces défunts et pour leurs familles.

### HORAIRE DES OFFICES

Chapelle, 11, rue de l'Harteloire

Dimanche : Messes à 7 h. 30 et 9 h. 30. — Vêpres et Bénédiction à 17 heures. Sur semaine : Messe à 7 h. 20.

« L'Echo » remercie vivement ses lecteurs qui lui ont demandé leur réabonnement et donné de leurs nouvelles.

Abonnement : 100 francs.

C. C. Rennes 930-82. M. l'abbé Le Gall, R., prêtre, 11, rue de l'Harteloire, Brest (Finistère).